

# Souvenirs personnels sur la campagne du Sonderbund

Autor(en): **Burnand, Edouard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **32 (1924)**

Heft 8

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-25806>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ebles qui fonda le couvent du Lac de Joux, et dont un fils, Barthélemy alla en 1146<sup>1</sup> à la seconde croisade de Jérusalem. Ceci pour dire une fois de plus — et c'est pour nous la conclusion du récit — que la noblesse vaudoise d'autrefois prit part, beaucoup plus qu'on ne le pense, aux grands mouvements religieux et politiques de son temps.

Maxime REYMOND.

---

## SOUVENIRS PERSONNELS SUR LA CAMPAGNE DU SONDERBUND

écrits par le Colonel Edouard Burnand.

(Suite et fin. — Voir Nos juin et juillet 1924.)

---

Cependant, le feu se ralentissait parce que la division Ziegler s'avancait par Honau ; elle était en face de nous, de l'autre côté de la Reuss.

Nous avions parié pour des bouteilles à payer par ceux qui baisseraient la tête à l'arrivée des obus ; nous avions de quoi nous restaurer ! Nous avions aussi quelques saucisses dans un panier. Dans ce moment, arrive le major Wehrli, le lieutenant Vogel, avec une escorte de cavalerie, F. Vauthey, entre autres. Le général Dufour, inquiet en entendant ce feu d'artillerie se prolonger, avait envoyé aux informations. Nous étions gais.

— Comment pouvez-vous rire dans un moment pareil. M. Burnand ? me dit Vauthey.

Mais la division Ziegler a dépassé Honau. Les Sonderbund se dirigent sur Gislikon, sur Roth. Ils évacuent la tête de pont sur la gauche de la Reuss. Nous ne pouvons plus tirer

<sup>1</sup> *Dynastes de Grandson*, p. 119.

de notre emplacement sans risquer d'atteindre nos troupes de la rive droite. Nous descendons de notre plateau vers Gislikon par la route pour chercher une nouvelle position ; le colonel Denzler sur son *schimmel*, moi à sa droite, Bischoff, de Bâle, à sa gauche ; nous marchons au centre d'une compagnie de chasseurs argoviens déployés en chaîne.

Nous n'avions pas vu, cependant, une batterie d'obusiers, placée tout au bord de la Reuss et masquée par des saules. Voici un obus qui passe sur notre tête ; en voici un second qui passe à deux doigts du pompon de Bischoff ; cette fois, nous l'avons salué profondément. En voici un troisième qui ricoche devant nos chevaux, nous couvre de terre et coupe la jambe de l'un de nos pauvres chasseurs. Celui-ci tombe sans dire mot.

Pas moyen d'arriver ici avec une batterie à découvert ; nous ne serions qu'à 300 pas d'une batterie masquée, dans un terrain marécageux. Nous faisons demi-tour et cherchons un autre emplacement.

A ce moment, la batterie de Soleure, capitaine Rust, s'est avancée en avant de l'infanterie ébranlée ; elle est arrivée à une petite distance des retranchements de Gislikon. Combat d'artillerie très vif ; la batterie Rust subit plusieurs pertes.

Le brave capitaine Moll, de Berne, a pris position avec ses pièces de 12 l. en arrière de Rust. Il tire par dessus la tête de celui-ci. Ses boulets dépassent Gislikon et vont jeter le trouble dans les réserves massées dans le village de Roth. Celles-ci se retirent ; les défenseurs de Gislikon les suivent. C'est fini...

Je m'élançai au grand trot de mon cheval ; je veux arriver le premier à Gislikon. Je traverse la tête de pont abandonnée. Je veux mettre le pied sur le pont qui la relie au village lorsqu'un sapeur argovien me crie que le pont est

coupé. Le brave homme était descendu dans la Reuss pour s'assurer du fait. En effet, le pont avait été scié en dessous. Je veux passer le grand pont couvert, mais le tablier en avait été enlevé. Mon ami le sapeur place des madriers bout à bout. Je passe comme un fou sur ces madriers mal joints. Mon brave cheval n'hésite pas... et me voici devant l'auberge de Gislikon. Le colonel Denzler, enhardi par l'exemple, finit par en faire autant.

Il y a des morts dans les fossés, deux hommes entre autres qui ont leurs bras percés par le même boulet. Je me hâte de me rendre au retranchement abandonné. Pendant que je considérais l'effet des projectiles Rust, arrive une compagnie d'Appenzellois fort avinés ; ils sautent dans le fossé, de là sur la berme (?), pénètrent dans les embrasures et me tombent dessus à la bayonnette. Je n'ai que le temps de produire mon brassard ; ils se calment.

L'auberge est déjà dévastée ; on a ouvert les tonneaux, *asphalté* les corridors de résiné ; on casse, on pille, on boit le vin, le cidre ; la troupe est ivre.

Pendant ce temps, Wehrli a déjà cherché des écuries pour nos chevaux. Il en sort effrayé.

— Viens voir, me dit-il.

Là sur la paille, au fond d'une écurie, gisait, le ventre ouvert par un boulet, un pauvre diable dont les entrailles étaient sorties. Il demandait à boire. Un autre avait eu son sac emporté avec une partie des reins. Nous cherchons un chirurgien ; nous finissons par en trouver un dans la cavé. On charge ces pauvres gens sur un char à échelles.

Le tablier du pont a été rétabli.

Nos trois batteries se sont avancées jusqu'à l'autre extrémité du pont. On forme le parc autour d'une belle maison neuve, en bois. Voilà un bon gîte pour la nuit ; on attache les chevaux aux voitures. Mais une main inconnue a mis

le feu à la maison, au beau milieu de nos pièces et de nos caissons. Impossible de rester là. Nous allons reprendre nos positions du matin, à Klein Dietwyl.

Il fait nuit ; on voit partout des incendies inutiles. Les hommes du colonel Ziegler s'enivrent.

Que sera la nuit ? Nous attaquera-t-on ? Pour le moment, nous sommes tranquilles. On arrange le bivouac. Je finis par retrouver mon domestique, qui avait disparu au premier coup de canon, le matin, et, pendant toute la journée, tant que dura le feu, s'était tenu caché derrière l'église « pour ne pas exposer les deux chevaux à la fois ! »

Nous soupçons à l'auberge après une visite à l'ambulance où expirait notre pauvre canonnier aux entrailles déchirées. Il y avait là de vilaines blessures... Devant la porte, le grand char à échelles était rempli de morts des deux camps.

Nous nous couchons sur le plancher, nos pistolets entre les pieds. Quel sommeil !

A cinq heures, mon domestique vient me réveiller pour me dire qu'il passe une voiture avec un drapeau blanc et se dirigeant sur le quartier-général. Bon ; ce sont des parlementaires ; on peut se rendormir.

L'ordre arrive de partir pour Lucerne.

Le rapport sur la journée avait, heureusement, été rédigé après la soupe par le colonel Denzler. J'avais eu le temps aussi de mettre au net, pour être joint à ce rapport, un croquis fait sur place, pendant le feu.

La paix est conclue.

Nous nous mettons en route en colonne par pièce.

En arrivant de nouveau au pont de Gislikon, nous rencontrons le général Dufour, l'air heureux. Nous voyons aussi arriver la tête de la division Donatz. Celui-ci, pendant tout le combat de la veille, avait entendu notre canon à deux lieues de distance (à Inwyl), et n'avait pas eu l'idée d'en-

voyer une patrouille aux informations de notre côté. Nous en avons envoyé, pour ce qui nous concernait, jusque sur la crête, en arrière de Dietwyl, là où il y avait des mines préparées pour faire sauter ceux qui auraient pris position à cet endroit. Une de ces mines éclata en effet pendant le feu, juste à l'endroit où voulait me conduire le capitaine Buck.

Nous n'avons pas voulu laisser la division Donatz prendre le pas sur nous et, vite, nous nous sommes engagés sur le pont. Le tour était joué.

Nous passons dans le village de Roth dont les maisons ont été trouées par les boulets de l'ami Moll. On voit quelques cadavres dans les champs. Il y a des soldats ivres partout ; des barriques défoncées, la fumée des incendies. C'était dégoûtant. Que serait-il arrivé si, pendant la nuit, l'ennemi avait fait un retour offensif ?

Cependant, nous marchons gaîment sur Lucerne.

Je remarque la superbe monture, un étalon, d'un lieutenant soleurois.

Mais nous voici arrêtés. Une longue colonne de voitures à bagages, conduite par des bourgeois, marche devant nous. Je donne l'ordre au conducteur de la première voiture de cette colonne, de se ranger dans un pré, à gauche de la route, et nous passons. J'ai appris dès lors que ces malheureux conducteurs étaient restés là pendant toute la journée, constamment arrêtés par le passage des troupes fédérales.

Voici Ebikon, la forte position que nous aurions eu à enlever si le combat de la veille n'avait pas démoralisé le Sonderbund et amené la chute du gouvernement qui, le matin, était parti pour Altorf.

Le général de Salis a évidemment cherché à se faire tuer à Gislikon. Il s'est tenu longtemps debout sur l'un des retranchements (on le voyait de loin) et a, dit-on, été blessé au cou par un éclat d'obus (?).

Enfin, voici Lucerne. Le drapeau fédéral flotte au haut des tours. La foule encombre les rues.

Comme nous nous redressons ! Comme nos lourds canons de 12 l. résonnent bien sur ce pavé !

Nous ne nous arrêtons pas dans la ville ; nous nous rendons immédiatement à Emmen, à une lieue de Lucerne, et là nous établissons le parc pour la division d'artillerie. C'est gai, c'est vivant ; on est heureux d'en avoir fini sans pertes.

Le lendemain, nous allons visiter Lucerne. Quel chaos ! Des soldats tirent par les fenêtres ; les églises sont remplies d'armes du Sonderbund ; un grand nombre de fusils sont encore chargés. L'ami Burkhardt trie, empile, met tout en ordre. Nous rentrons à Emmen où nous sommes seuls.

Le lendemain, arrive un jeune homme de la campagne, venant se plaindre de ce qu'on lui a enlevé deux étalons. Celui que montait le lieutenant soleurois en serait-il un ? On nous a dit que, dans une écurie du village se trouvent deux étalons qui ne font pas partie de nos chevaux et que ces étalons ne se laissent approcher par personne. Le lieutenant Schulthess est chargé de l'enquête ; elle est simple, rapide, concluante. Schulthess conduit le jeune paysan à l'écurie. Dès que celui-ci s'en approche, les étalons commencent à hennir ; il entre ; les chevaux manifestent une joie évidente. On les rend sans tarder à leur légitime propriétaire.

Mais voici une autre réclamation. Celle-ci vient de Lucerne. On a volé, dit-on, beaucoup d'argenterie, des couvertures, etc. On soupçonne un officier d'artillerie bernois. Une inspection des sacs n'aurait amené aucun résultat.

Le colonel Denzler fait sonner la générale comme pour un départ immédiat. Tout est au complet. On inspecte les sacs. Rien ! Mais il y a là, derrière la ligne des caissons un fourgon couvert et cordé, on l'ouvre et on y trouve tous les

objets réclamés. Le capitaine a été exemplairement puni à sa rentrée à Berne.

Nous apprenons que le colonel Burkhardt est à Emmenbaun ; nous allons lui faire une visite. Il est jaloux, le brave colonel ; nous avons été au feu et pas lui.

Pendant que nous sommes là, passe sur la route la colonne bernoise d'Ochsenbein revenant de l'Entlibuch. Les voitures sont chargées d'objets pillés, des rouets, même des violons, tout ce que l'on peut imaginer.

Les Suisses ont l'instinct décidément pillard. Cet instinct s'est fait jour partout, de tout temps, dans toutes les guerres. Nos voisins s'en souviennent, hélas. Malheur aux vaincus lorsque les Suisses sont vainqueurs.

Le temps se passe gaîment. On ripaille beaucoup. Le major Naef fait du *goulasch* sur une baguette de fusil. Les citoyens de Bâle ont envoyé à leur batterie tout un fourgon de friandises, de vins, de liqueurs. On nous en fait part.

Un jour, nous allons faire une promenade dans les environs ; nous arrivons près d'une belle ferme, une superbe maison de paysans. Le maître de la maison s'avance vers nous et nous supplie de ne pas le piller. Le colonel qui loge chez lui, dit-il, lui a promis une entière sécurité. Le colonel ! Quel colonel ?

— Oh ! un brave homme qui vient ici chaque soir, qui y passe la nuit. Nous le traitons de notre mieux. Mais entrez donc, Messieurs.

On nous sert un goûter splendide. Le colonel avait bien choisi son gîte. Mais qui donc est ce colonel ? C'est encore Schulthess qui le découvre : un soldat du train, un de ceux qui ramassaient les obus pendant le feu, empruntait chaque soir le chapeau, le manteau et le grand sabre du vétérinaire et, accoutré de la sorte, avait réussi à se faire passer pour le véritable colonel et aussi pour le protecteur de la famille.



Mais on licencie nos batteries. Nous, Etat-Major, nous rentrons à Lucerne, logés chez le colonel Schumacher. Bon logis, bon gîte, et le reste ; mais on ne m'y laisse pas longtemps ; assez toutefois pour qu'il nous fût possible de voir quelquefois les officiers bien connus qui avaient tiré sur nous à Gislikon, le capitaine Maler surtout, qui dirigeait les obusiers masqués. Il nous avait parfaitement reconnus ; cela ne l'empêchait pas de pointer en conscience.

Je suis envoyé dans le canton de Schwyz pour le désarmement des communes.

A Schwyz, je trouve le colonel Gmür, divisionnaire, vaniteux à l'excès ; il était entré à Schwyz précédé d'une musique militaire et suivi d'une batterie d'artillerie.

Je vais à Einsiedeln où je soupe au couvent, à Pfaeffikon, Lachen, Wollerau, etc. Partout calme parfait. On avait même brûlé tous les morgenstern du landsturm. Combien de précieuses reliques ont été détruites avec les grossières armes fabriquées pour l'occasion, de grosses branches de sapin, noueuses et garnies de clous !

Je rentre à Lucerne, mais ce n'est pas pour longtemps. On nous fait partir pour Berne le 6 décembre. Il fait froid, il y a de la neige, mais nos étriers sont enveloppés de paille, ce qui tient les pieds au chaud. Si seulement nous pouvions trotter rondement ; mais le colonel, ou plutôt son cheval, ne veut pas de trot. Il se met immédiatement au galop, sachant bien que son maître ne permettra pas cette allure désordonnée ; sur quoi, on le remet au pas... et nous aussi. Nous couchons à Willisau et le lendemain nous marchons sur Berne... au pas. Gai dîner à Worb. A Berne, nous sommes admirablement logés chez M. de Tschann-Zeerleder. Nous serons choyés, nous verrons du monde... Mais le général Dufour m'a fait appeler auprès de lui. Il m'a donné l'ordre de me rendre à Sion pour prendre le commandement de la

brigade de l'artillerie qui se trouve au Valais. Je passe ainsi à la division Rilliet.

J'ai expédié mes chevaux à Moudon où je me rends par la diligence. J'y arrive pour fêter le quatrième anniversaire de mon mariage. Je prends le phaëton de Jules Dutoit et je pars pour ma nouvelle destination.

A l'entrée de Vevey, je vois venir quelques officiers. Au milieu d'eux, je reconnais le colonel Rilliet. Je fais filer mes chevaux, espérant passer inaperçu, mais un des adjudants m'a reconnu. Je couche à Bex et, le lendemain à Sion. J'ai comme adjudant Ed. Muller, de Hofwyl. A peine installé chez le major Dufey, je reçois une lettre de l'oncle Warnery, chef d'Etat-major du colonel Rilliet, lettre fort sèche me donnant l'ordre de me rendre immédiatement à Vevey.

Je pars donc le soir même, à 10 heures, avec des chevaux de poste. Je fais un relai à Riddes où l'on ne me donne qu'à grand peine les chevaux demandés... car je paie au moyen de bons et il est à croire que l'on a un peu abusé de ce mode de faire si agréable et facile. Les bons sont dépréciés.

Enfin, j'arrive à Vevey de grand matin. A 7 heures, je me rends au bureau de l'Etat-major, à l'hôtel des Trois couronnes. Je me rends auprès du lit de l'oncle Warnery.

— Pourquoi, me dit-il, ne vous êtes-vous pas arrêté en passant ici avant-hier au soir ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas présenté au colonel ?

— J'avais l'ordre de me présenter chez lui à Sion, c'est ce que j'ai fait.

— Mais vous l'avez rencontré.

— C'est vrai, répondis-je, mais il était en promenade avec M<sup>me</sup> Rilliet. Je ne savais pas qu'il eût transporté son quartier-général à Vevey.

— Vous auriez dû venir me voir.

— Pardon, je ne savais pas du tout que vous fissiez partie de cet Etat-major.

— Tirez-vous-en comme vous pourrez ; le colonel est furieux.

Je vais au bureau ; j'y trouve le capitaine Roy qui me dit que le colonel ne parle que de moi depuis la veille, que je vais avoir à subir une scène de toute violence.

Une porte s'ouvre ; le colonel arrive sur moi comme un taureau furieux...

— Vous êtes, vous êtes...

— Le major Burnand, mon colonel, qui s'est présenté à votre logement en arrivant à Sion.

— D'où veniez-vous lorsque vous m'avez rencontré ?

— De Lucerne, mon colonel.

— Avez-vous assisté au combat de Gislikon ?

— Certainement, et je vous apporte un croquis que j'en ai fait.

— Que ne me disiez-vous cela tout de suite, mon cher major ? Venez déjeuner avec moi.

Qui fut surpris ? Ce fut le cher oncle, lorsqu'il me trouva aux côtés du farouche colonel, alors qu'il me croyait réduit en poussière.

Le colonel était si enchanté de mes récits qu'il voulait me garder auprès de lui à Vevey. Je prétextai l'obligation où j'étais de voir mes batteries, dont l'une était à Martigny et l'autre à Brigue, et je repartis au plus vite.

A Sion, fort peu d'ouvrage ; beaucoup de promenades à cheval. Cela dura jusqu'aux premiers jours de janvier où je fus enfin licencié !

Retour à Moudon sans la moindre égratignure, sans la moindre indisposition. Et pourtant, je m'étais trouvé partout, dans quantité de positions dangereuses ou difficiles.

Dieu m'a bien gardé.

*Conclusions tirées de la pratique, des fautes commises,  
des succès obtenus dans la conduite des milices.*

1. — Rester couvert jusqu'au moment où il faut se découvrir pour l'action.

2. — Première condition pour conduire les hommes : agir avec résolution ; leur tenir un langage décidé ; ne paraître à aucun moment douter ni d'eux, ni de soi, ni de la fortune. Ne pas leur parler de retraite possible. Dire : *Allons*, et non pas : *Allez*. Donner l'exemple en tout et partout. Ne rien exiger des autres si on n'en exige pas autant de soi-même.

3. — Considérer et faire considérer l'ivresse comme circonstance aggravante, car on ne peut jamais avoir la moindre confiance dans la prudence et la solidité d'un officier ou d'un soldat qui a bu.

4. — Dans l'artillerie, ne pas désirer avancer au delà du grade de capitaine ou tout au moins de commandant de régiment. Un capitaine vit avec ses soldats ; il les connaît tous ; il peut être leur ami, tout obtenir d'eux. Il est *lui* ; il reste le chef incontesté et responsable d'une puissante unité tactique. Il est maître chez lui.

*Ed. Burnand.*

Major à l'Etat-major d'artillerie.

---